

UN FESTIVAL ATTENTO AL «NUOVO» ED ALLA CULTURA

Ad un belga esordiente il primo premio di Locarno

Egual disagio — soprattutto di fondo — nel film belga che ha vinto il primo premio. *Le fils de Amr est mort*, scritto e diretto dall'esordiente Jean-Jacques Andrien. Due personaggi: un giovane belga e un nordafricano esiliatosi in Belgio. Un giorno il nordafricano si uccide. Il belga, per risalire alle cause di quella morte, si reca nel villaggio tunisino da cui l'altro un giorno era partito, deluso, come molti seguaci di Salah Ben Youssef, dal compromesso filo-francese di Bourghiba. Quella delusione, e il conseguente sradicamento, erano forse all'origine del suicidio. Non sono però diverse dal disagio che anche il belga prova in patria, nella sua vita personale, tra le pieghe dei suoi affetti. Un incontro-confronto, dunque. Risolto dall'autore con spostamenti progressivi di piani, di sensazioni, di stati d'animo, quasi alla Robbe-Grillet, volti tutti a collegare i due destini ad una atmosfera unica di disfacimento e di abbandono: denuncia «storica», per un verso, e, per un altro verso, denuncia esistenziale. Con un linguaggio visivo che alterna senza soluzioni di continuità il Belgio al Nordafrica fra nebbie azzurre e abbagliate lucentezze (per merito specialmente della fotografia stupenda del greco Giorgios Arvanitis, quello della *Compagnia teatrale* di Angelopoulos), commentato ora da mottetti di Monteverdi ora da canti popolari berberi e walloni. Sorregge anche i momenti inespresi del film, la presenza incisiva di Pierre Clémenti nei panni del giovane belga: tutta ricerche, temi sospesi, ansie, stupori, con uno strazio interiore sottile e costante.

GIAN LUIGI RONDI

LE GRAND PRIX DE LOCARNO A LA PREMIERE OEUVRE D'UN BELGE

... Même décalage, surtout en ce qui concerne le fond, dans le film belge LE FILS D'AMR EST MORT! écrit et réalisé par le débutant Jean-Jacques Andrien qui a obtenu le premier prix.

Deux personnages : un jeune Belge et un Nord-africain exilés en Belgique. Un jour le Nord-africain "se suicide". Pour remonter aux causes de cette mort, le Belge se rend au village tunisien d'où l'autre était parti un jour, déçu, comme beaucoup de partisans de Salah Ben Youssef, par le compromis pro-français de Bourghiba. Cette désillusion et le déracinement qui y fit suite furent peut-être à l'origine du "suicide". Ces deux sentiments ne sont toutefois pas différents du malaise que le Belge éprouve dans son propre pays, dans sa vie personnelle, dans les méandres de ses rapports affectifs.

En somme, une rencontre-confrontation.

Résolue par l'auteur avec des glissements progressifs de plans, de sensations, d'états d'âme - presque à la Robbe-Grillet - tournés dans le but de réunir les deux destins dans une atmosphère unique de rupture et d'abandon : dénonciation "historique" pour une part, et d'autre part dénonciation existentielle.

Écrit dans un langage visuel qui oppose, sans solution de continuité, la Belgique avec ses brumes bleutées et l'Afrique du Nord avec ses clartés éblouissantes (une mention spéciale pour la photographie étonnante du Grec Giorgios Arvanitis, celui du Voyage des comédiens d'Angelopoulos) illustrées tantôt par des motets de Monteverdi, tantôt par des chants populaires berbères et wallons.

La "présence" de Pierre Clémenti soutient aussi les moments du film où il ne se passe rien : tout est dans les recherches, les thèmes en suspens, les angoisses, les émotions, avec un déchirement intérieur subtil et constant.

Gian Luigi RONDI

Il Tempo (Rome) 11.08.75.